

## Vision apocalyptique d'un Bruxelles interlope ou les lacs d'un legs encombrant

Dans la brume d'automne qui brouille les lumières de la nuit bruxelloise, la lueur des néons projette sur les pavés inégaux une mosaïque extravagante de jaune criard, de rouge sang, de vert fluo, tranchée par l'éclat blanc des phares. Tête contre cul, les voitures s'enfilent dans le dédale des rues proches de la gare du Nord. Les conducteurs ont mis en marche leurs essuie-glaces à la vitesse maximale pour savourer la moindre parcelle de la chair étalée derrière les vitrines. Dans le quartier, l'impudeur a les mêmes limites qu'au poker. Pour voir, il faut payer ... Beaucoup arborent des tenues de plage d'autant plus décalées que la pluie cingle les piétons et les pare-brise (*pare-brises ou parebrises*) au-delà des écrans vitrés. Les maillots de bain, très échancrés, irradiant la nuit de teintes californiennes, de roses floridiens, d'oranges scintillants, de cyans électriques. Les spots ultraviolets cuivrent les peaux les plus laiteuses, saturent les couleurs, renforcent l'impression d'assister à une parade nuptiale dans un genre clinquant que la nature, pourtant peu économe en délires chromatiques, n'aurait l'audace de concevoir...

En traversant la Grand-Place, Antoine s'agace contre l'ébahissement obligatoire devant l'ensemble monumental, ce gothique bourgeois empâté d'ornements à la feuille d'or, surchargé de festons tarabiscotés. Il a autant en horreur les rues attenantes où les touristes baguenaudent de boutiques de souvenirs en échoppes à pitas, de chocolatiers mensongèrement artisanaux en bars à bières belges. Des odeurs de grillon infestent les lieux, des relents d'urine aussi, et d'alcool régurgité. Les emballages de hamburgers, les papiers gras, les canettes (*cannettes*) s'amoncellent sous des poubelles vidées très épisodiquement. Sur la Grand-Place, les badauds traînaillent (*trainaillent*) en meute, rendant la progression fastidieuse. Les incessants éclairs de flash (*flashes*) témoignent de leur émerveillement, même si l'on sent une pointe de déception.

Revigoré par cette saine exaspération, Antoine s'engage dans la rue des Chapeliers et contourne le Manneken-Pis, devant lequel s'agglutine une foule égrillarde. Le club de Gille était là, au coin d'une rue perpendiculaire. En entrant dans l'établissement, Antoine se libère subitement de la joie forcée, crispante, des troupes agrégés autour de leur guide, brandissant en signe de ralliement un parapluie ou un fanion aux couleurs de l'organisateur de leur transhumance. À l'intérieur, pas de touriste, même égaré, même essayant de tricher pour profiter des toilettes sans consommer. L'endroit est presque vide, à part deux couples et un quadragénaire qui sirote des gin tonics...

Après l'intermède caviar, champagne et vodka, délectable mais perturbant, après un accès de mélancolie à cause de cette blonde Schéhérazade (*Shéhérazade*) si tentante dont les charmes ont été oblitérés par un malencontreux enchaînement (*enchainement*) de pensées, Antoine remonte dans son antre. Pas de réflexion indolente sur le balcon comme hier, foncer sur la machine à café pour chasser les remugles de l'alcool, empoigner le téléphone et se précipiter sur les affaires courantes. L'heure avance, il faut boucler. Le début de son texte est vite torché. Reste un problème, la relation qui existe, acte notarié à l'appui, entre lui et le bar. Les lecteurs ont-ils le droit de tout savoir ? Quelle sera la réaction de son rédacteur en chef ? Cette information a peu de chance de demeurer confidentielle. Ses confrères l'apprendront tôt ou tard et ne se priveront pas de la balancer dans leurs colonnes. Il se résout donc à présenter son encombrant héritage dans un encadré. Son boss tranchera. Antoine bâcle ensuite la narration des événements (*évènements*) mineurs de la journée et cavale au journal...

Extraits de François Weerts, *Les Sirènes d'Alexandrie*, Actes Sud, 2008 et

*Le Chagrin des cordes*, Delpierre, 2015.